

Le contact avec Arioviste. La colline de la conférence

Lorsqu'Arioviste apprit, avec une certaine surprise, l'arrivée de César, il lui envoya des messagers et proposa une rencontre, ce qu'il avait jusque-là refusé avec une certaine hauteur. Des messagers firent le va-et-vient entre les deux camps, puis une date et un lieu furent fixés pour une conférence, laquelle aurait lieu dans 5 jours. Arioviste posa ses conditions, notamment que César n'amène pas de fantassins. Le proconsul devina immédiatement une ruse : sa propre cavalerie était composée de Gaulois, éduens ou séquanais. Or, nous l'avons vu, leurs familles nobles avaient livré des otages à Arioviste. Au cas où l'entrevue tournait mal, comment se comporteraient-ils ?

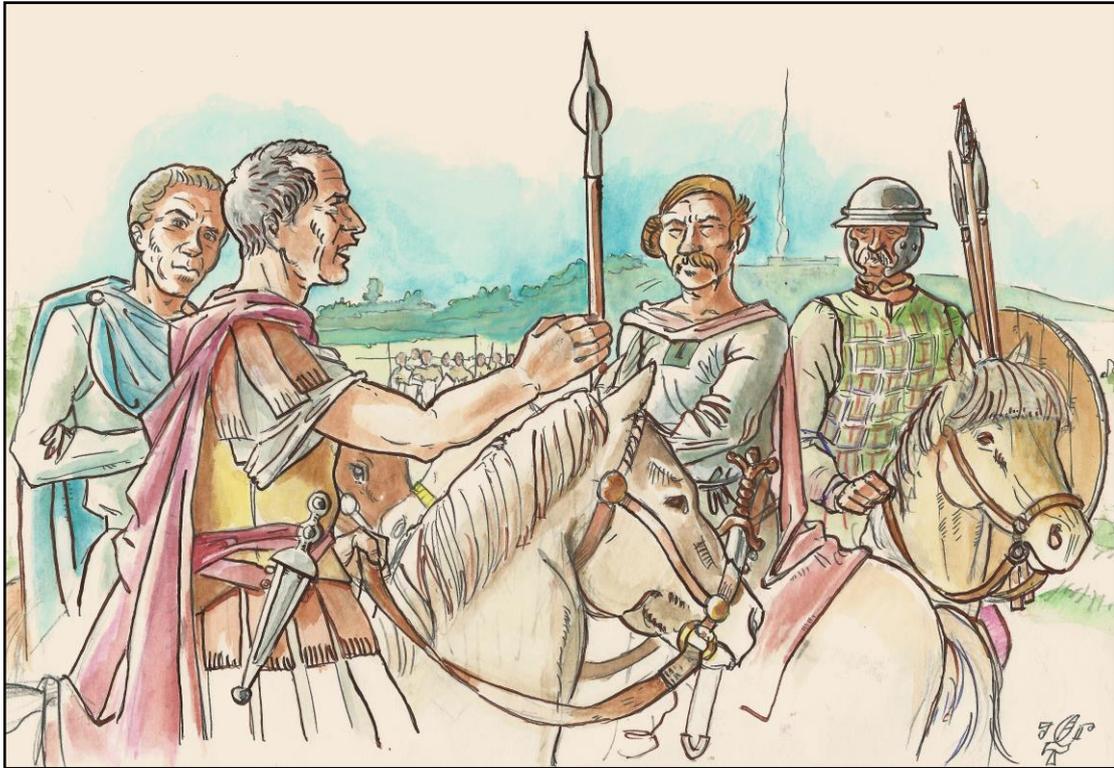
César recourut donc à une astuce : il fit monter les fantassins de sa fameuse X^e légion, en laquelle il avait toute confiance, sur les chevaux de ses cavaliers gaulois. Un soldat s'exclama que César, décidément, tenait plus que ce qu'il avait promis: non seulement il avait fait d'eux sa garde personnelle, mais il les avait promus au rang équestre !

Cinq jours plus tard, Arioviste et César se rencontrèrent. On avait trouvé une colline d'assez grande taille (*satis grandis*) située dans une grande plaine (*planities magna*), à égale distance des deux camps. Les deux chefs alignèrent leurs cavaliers à 200 pas du lieu de rencontre puis, à cheval et entourés de leurs proches, ils engagèrent la discussion.

César rappela les bienfaits dont Arioviste avait joui de la part des Romains, puis lui réaffirma son exigence: qu'il ne fasse pas la guerre aux Eduens ou à leurs alliés et qu'il rende les otages.

Arioviste protesta de son bon droit: il n'était pas venu en Gaule de lui même, mais à la demande des Gaulois ; il y possédait des établissements cédés par eux; ils lui avaient volontairement livré des otages et lui payaient un tribut au titre du droit de la guerre. Ce n'était pas lui qui avait fait la guerre aux Gaulois, mais l'inverse. Il les avait battus et se sentait prêt à les affronter à nouveau. Il n'avait pas demandé l'amitié du peuple romain pour que cela lui nuise. Il n'avait pas fait passer des gens en Gaule pour l'attaquer mais pour se défendre. Il était arrivé avant l'armée romaine. Que voulait-on de lui ? Pourquoi avoir pénétré dans ses possessions ? C'était sa partie de la Gaule comme il y avait celle des Romains. Il savait qu'il y avait à Rome des gens qui seraient heureux d'une défaite du proconsul. Arioviste va jusqu'à lui

proposer une collaboration militaire partout où il voudrait faire la guerre. Il s'épargnerait ainsi beaucoup de peine.



Pour César et Arioviste, ce sont des retrouvailles. Ils se sont déjà rencontrés à Rome. Ce qu'ils se disent au sommet de cette colline, par le truchement d'interprètes gaulois, nous ne le connaissons que par le récit de César.

César lui répond qu'il ne peut avoir d'autre conduite. Pourquoi abandonnerait-il les alliés qui avaient mérité du peuple romain ? Il ne juge pas que la Gaule appartient plutôt à Arioviste qu'aux Romains. Ceux-ci avaient jadis battu les Arvernes et les Rutènes, sans toucher à leurs lois ou leur imposer un tribut. La domination des Romains en Gaule était donc légitime.

Les paroles échangées au sommet de la colline n'avaient aucun intérêt en elles-mêmes. Les deux chefs étaient là pour se jauger, se donner bonne contenance avant d'en découdre. De fait, la conférence s'arrêta d'elle-même lorsque des cavaliers germains se mirent à lancer des pierres et des javelines vers les Romains. Eux, qui étaient de véritables cavaliers, avaient-ils compris que leurs vis-à-vis n'étaient que des fantassins juchés provisoirement sur les montures des Gaulois ? La conférence aurait pu très mal tourner.

Le dernier coup de dé

Deux jours après cette rencontre, Arioviste demanda une nouvelle conférence, afin de discuter ce qui n'avait pas été évoqué. Il proposait soit de se rencontrer directement, soit d'envoyer certains de ses légats. César ne vit aucune raison de renouveler l'expérience, Arioviste n'ayant pas été capable de retenir ses guerriers. Il ne voulait pas non plus exposer ses meilleurs lieutenants. Il préféra donc déléguer des hommes de confiance. Le premier était Caius Valerius Procillus, fils de Caburus un Gaulois devenu citoyen romain. Il maîtrisait le celtique, ce qui, en principe, devait l'aider à communiquer avec Arioviste, lui aussi bilingue. Il y avait également Marcus Mettius, qui avait reçu Arioviste à Rome, sous son toit, et qui jouirait donc du respect que l'on doit à un hôte. Selon l'historien Appien, César fit accompagner ces hommes par des chefs de tribu celtiques, sans doute éduens et séquanes. Ces ambassadeurs se rendirent donc dans le camp d'Arioviste, et le trouvèrent entouré de ses hommes. Mais dès que ce dernier les vit, il les accusa d'être venus comme espions. Avant qu'ils aient pu s'identifier et s'expliquer, il les fit jeter dans les chaînes. Comment expliquer ce geste, qui équivalait en fait à une ouverture des hostilités ?

Il est probable qu'il ait effectivement craint l'espionnage. Il était lui-même entouré de Gaulois, et ces derniers, en voyant arriver d'autres Gaulois, reconnaissables à leurs costumes, auraient pu entrer en contact avec eux.

Il avait également reconnu Mettius et il savait que c'était un proche de César. Mettius pouvait servir de monnaie d'échange dans d'éventuelles négociations.

Pour ce qui est des chefs gaulois, Arioviste les aura pris comme otages dans le but de paralyser l'action de la cavalerie éduenne et séquane qui accompagnait le proconsul. Arioviste prenait donc des garanties tout en ouvrant les hostilités.

A présent, les dés étaient jetés.

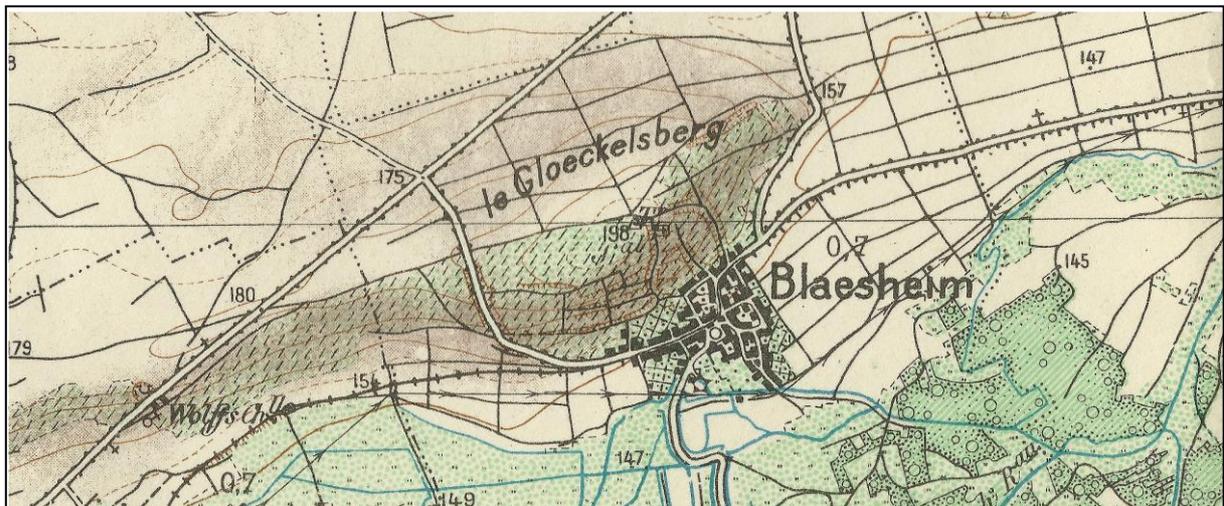
Les positions des adversaires

Avant de laisser les armées s'affronter, tentons de préciser les aspects topographiques de ces événements.

Pour commencer, où se trouvait cette fameuse colline de la conférence ? En 1907, Ch. Winkler proposait le Gloeckelsberg, la « colline au clocher », au-dessus de Blaesheim. Cette localisation se fondait sur les distances données par César, qui plaçait cette éminence à mi-chemin des deux armées. Comme elles étaient distantes de 35,5 km, il suffisait de chercher dans un rayon de 17 km autour de Zellwiller, en direction du nord ou du nord-est. Cette identification apparaît comme une évidence à l'observateur. La colline s'élève au bord d'une terrasse alluviale et depuis son sommet, on se voit entouré par une grande zone plate, la *planities magna* de César.

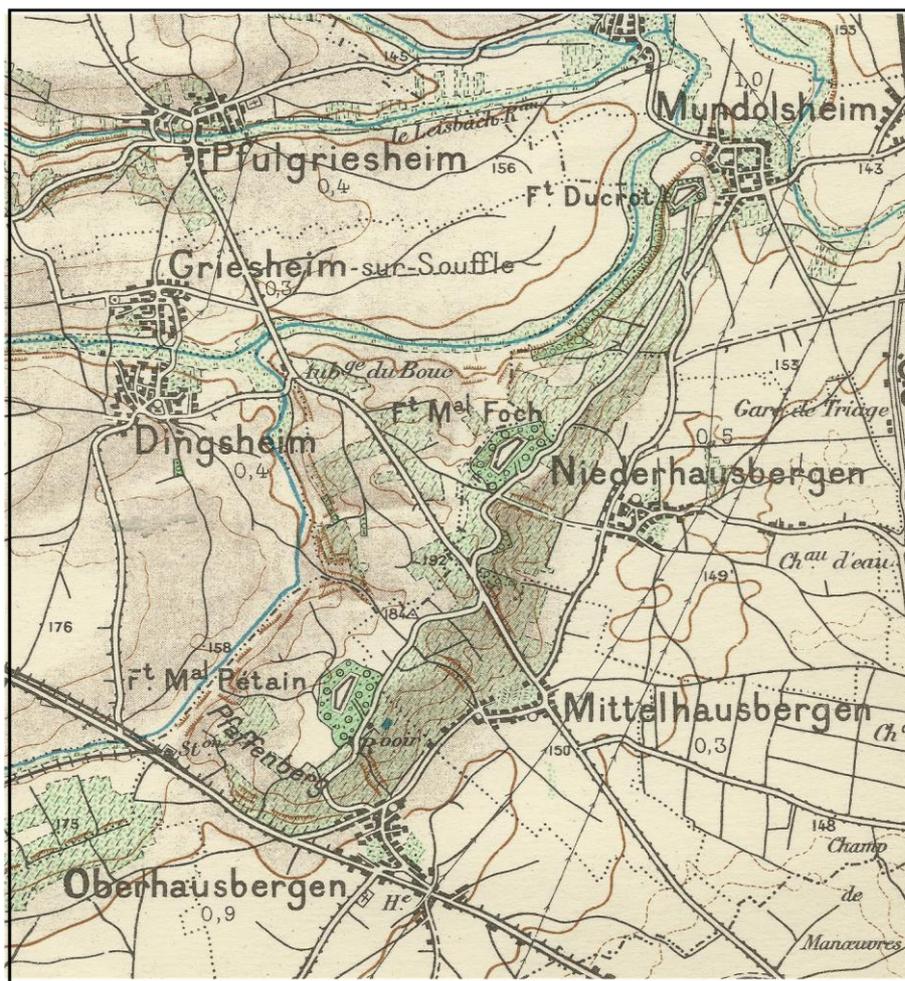


La colline du Gloeckelsberg vue depuis l'est.



La colline sur la carte au 50 000°. La voie antique reliant la zone de Zellwiller-Bourghheim aux rives du Rhin passait au pied du Gloeckelsberg.

Où faut-il chercher le camp d'Arioviste ? Toujours d'après le texte de César, le chef suève se trouvait à 17 km du Gloeckelsberg, vers le nord ou le nord-est. Ch. Winkler le plaçait près de Truchtersheim. Nous lui préférons la colline de Hausbergen. Un campement au pied de cette éminence aurait présenté de gros avantages. Cette colline qui s'étire dans le sens nord-est à sud-ouest, à 5 km de Strasbourg, était longée sur le côté est par une voie très ancienne. Depuis son extrémité sud, on pouvait voir venir les Romains ; depuis son extrémité nord, on pouvait guetter l'arrivée des éventuels renforts, distants de 3 jours de marche. Ajoutons que les implantations des Triboques, Némètes et Vangions, étaient distantes d'à peine une cinquantaine de kilomètres. Elles offraient des bases de repli et des possibilités de repasser le Rhin.

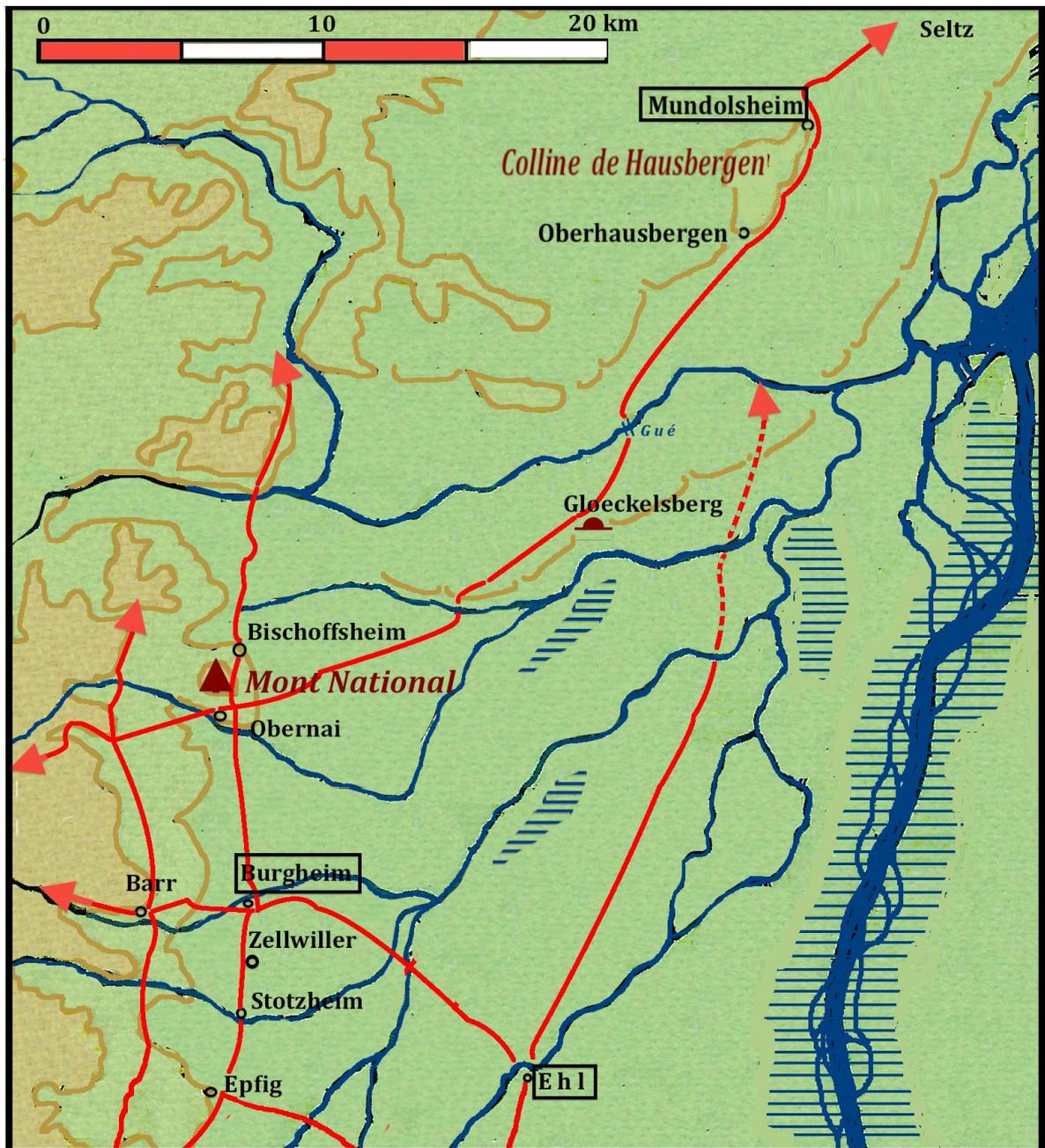


La colline de Hausbergen. Carte d'Etat-Major, 1922.

Le choix de cet emplacement pour camper était certainement judicieux. Il n'en restait pas moins qu'au moment où Arioviste rompt les

négociations, deux hypothèques restaient ouvertes: d'une part les renforts n'arrivaient pas ; de l'autre, il fallait à tout prix éviter d'engager la bataille avant la nouvelle lune.

Malgré cela, après une semaine d'immobilité, le chef suève passe à l'action.



Le contexte géographique de l'affrontement. La plupart des chemins celtiques seront repris dans le réseau romain. En encadré, les établissements existant au moment des événements. Bourgheim et Ehl marquaient la limite nord du territoire séquane.

Arioviste se rapproche. L'enjeu de la route

Le lendemain de la rupture des négociations avec César, Arioviste déplace son énorme camp et s'installe à 9 km de celui de César, au pied d'une montagne (*sub monte*). Il a donc parcouru avec ses gens une distance de 25 km, soit l'équivalent d'une étape pour l'armée romaine.

Lorsqu'on se rend sur le terrain, l'identification de cette montagne au Mont National s'impose à l'observateur. Le campement devait se trouver à Bischoffsheim, sur le flanc de la montagne tourné vers l'est, d'où Arioviste pouvait guetter l'arrivée des tribus. Le Mont lui-même permettait de surveiller vers le sud les abords du camp romain.

Un jour plus tard, il déplace ses guerriers, ses familles et ses chariots en direction du sud. César nous dit qu'Arioviste fait passer ses gens (*transducit*) en longeant le camp romain. Il utilise le mot *praeter*, qui signifie « devant, le long ». Pourquoi n'y a-t-il pas d'affrontement ? Arioviste ne cherche qu'à impressionner César, dont il pense qu'il n'osera pas l'attaquer. C'est effectivement ce qui se passe : le proconsul, pour le moment, se contente d'évaluer les forces de son ennemi, dont il ne connaît pas véritablement les effectifs. Car ces deux inconnues subsistaient : la proportion de combattants et l'arrivée éventuelle des fameux renforts. La réaction de César s'inspire de ce qu'a fait jadis le consul Marius, au moment d'affronter les Cimbres.

On imagine facilement César et ses officiers debout sur le remblai du camp romain, contemplant l'énorme masse humaine qui passe devant eux, tribu par tribu, avec ses chariots, ses familles, ses chevaux, ses enseignes. Derrière lui, équipés de pied en cap et prêts à tout, 30 à 40000 soldats qui attendent, la gorge serrée...Mais rien ne se passe. La marée humaine s'écoule lentement vers le sud.

Selon Dion Cassius, Arioviste s'installe à un endroit situé « au-delà des retranchements » (*hyper tou taphreumatos*). Cet emplacement se trouvait, selon César, à 3 km au sud de son camp.

Il est clair qu'il a marqué un point, et César lui-même comprend à présent où il voulait en venir : il est désormais en mesure de lui couper les vivres en provenance du sud. En outre, le proconsul peut à présent être pris en tenaille entre Arioviste et la seconde armée suève venant du nord. César ne mentionne pas le ravitaillement par les Lingons et les Leuques, mais on peut penser que celui-là aussi devenait problématique.

Notons qu'entre le moment où le proconsul a quitté Besançon et le début des hostilités, il s'est passé deux semaines. Or, comme le veut la règle, les légionnaires avaient transporté pour 16 jours de ravitaillement. Désormais, ils dépendaient de l'arrivée des convois de mulets. Ceux-là mêmes qu'Arioviste était à présent en mesure d'intercepter.

Une fois bloqué cet approvisionnement, le chef suève n'avait plus qu'à attendre et faire jouer le temps pour lui. On ne peut s'empêcher de penser à la tactique jadis employée à Magetobriga. Cette fois-ci, il compte sur le tarissement des provisions dans le camp romain pour avoir en face de lui une armée démoralisée. Ce qui n'est pas mal vu, si l'on se souvient des craintes exprimées par les soldats à Besançon. Concrètement, il a dû également envoyer des cavaliers attaquer les soldats partis fourrager dans la campagne.

César ne pouvait pas rester inactif : dans les jours qui suivirent, et 5 fois de suite, il rangea ses troupes devant son camp et les mit en ordre de bataille. Il offrait le combat à son adversaire.

A sa grande surprise, Arioviste garda ses guerriers dans son campement et n'engagea que sa cavalerie. Il évitait ainsi d'engager une véritable bataille avant la nouvelle lune et il testait le moral de la cavalerie de César, dont il venait de prendre les chefs en otages.

La position des armées. La réplique de César

Le proconsul comprit que le temps jouait contre lui. Si le ravitaillement se tarissait, le moral de ses hommes était menacé.

Il fallait qu'il réagisse. A son tour, il déplaça un pion. Il installa un petit camp à environ 900 m au-delà des positions d'Arioviste. Après avoir choisi un endroit approprié (*locus idoneus*), il y envoya toute l'armée, en trois lignes. Pendant que les deux premiers rangs restaient sous les armes, et maintenaient les Germains à distance, le troisième fortifiait le nouveau camp. Arioviste répliqua en y envoyant 16 000 fantassins légèrement armés et toute sa cavalerie, soit au moins 12 000 hommes, afin d'empêcher les travaux. En vain.

Les terrassements achevés, César y installa deux légions et une partie des alliés. Dans son camp principal, il garda les 4 légions restantes.

A son tour, il avait marqué un point: il avait de nouveau accès à sa ligne de ravitaillement et c'était à présent le chef suève qui était pris entre deux feux.

Le moment est venu de replacer sur le terrain ce récit que nous avons tiré des sources antiques.

Où sont à présent installés les deux adversaires ?

Du nord au sud, le long de la route qui longe le pied de la montagne, on trouve successivement:

- le camp de César, contenant 4 légions, soit environ 20 000 hommes. Selon Stoffel, il s'étendait sur 36 hectares, soit 600 m de côté. Nous le plaçons à Zellwiller, où l'Andlau lui fournissait protection et ravitaillement en eau.
- Le campement d'Arioviste, avec plus de 70 000 combattants, à 3 km plus au sud. On y trouve aussi une population civile dans des chariots. Nous le plaçons sur le Peterrain, cette terrasse qui s'étend immédiatement au nord d'Epfig. On peut objecter que la zone est mal ravitaillée en eau, mais il n'en a pas nécessairement toujours été ainsi: en photo aérienne, on voit bien les bigarrures laissées sur les champs par les divagations d'anciens cours d'eau. Sur ce grand espace offert par le Peterrain, les combattants et les civils campent par tribus. Chacune s'est entourée de ses chariots, qui contiennent leur approvisionnement, offrent un abri contre la pluie, et servent éventuellement de rempart. Il n'y a donc pas, sur ce plateau, une *Wagenburg* unique, mais une demi-douzaine.
- Le petit camp de César, à 900 m à peine au sud du précédent, avec des auxiliaires et deux légions. Pour nous, il correspond au vieux centre d'Epfig, qui domine visuellement le Peterrain. Avant d'être occupé par les Romains, cet endroit a dû servir d'observatoire pour Arioviste. Il est en effet idéalement situé pour surveiller la route venant du sud.

Au total, entre les deux camps romains, il faut compter 3 900 m. C'est dans cet espace que va se livrer la bataille décisive.

Le tournant

Arioviste n'a pas réussi à empêcher la fortification du petit camp de César. A nouveau, ce dernier lui offre le combat et fait monter la pression. Il fait sortir les garnisons des deux camps et aligne les 4 légions du camp principal à faible distance du retranchement. Ainsi pris en tenaille, Arioviste devrait normalement sortir de son apparente inertie. En fait, rien ne se passe, et nous savons pourquoi. A midi, devant le manque de réaction du Germain, le proconsul ramène ses troupes dans leurs camps.

C'est alors que se révèle l'instinct de chasseur d'Arioviste. Il attend quelques heures, puis, brusquement, lance une attaque contre le petit camp. On se bat féroce­ment jusqu'à la tombée de la nuit. Le proconsul insiste sur la fatigue et les blessures des Germains, mais on sait par Dion Cassius, que ces derniers ont failli s'emparer du retranchement.

Arioviste avait mis toutes les chances de son côté. En ne réagissant pas aux offres de bataille, il avait cherché à faire baisser la garde à César. Il avait aussi profité du terrain: pour parvenir devant le camp d'Epfig, il n'avait que 900 m à parcourir, alors que César, pour le secourir, devait faire 3 km au pas de charge. Arioviste disposait donc de trois quarts d'heure pour réussir.

Or, ici se place un tournant: César apprend par un prisonnier la cause de l'immobilisme apparent d'Arioviste: l'interdiction pour les troupes germaniques de combattre avant la nouvelle lune. Or, nous le savons, cette croyance n'existe dans les tribus celtiques. César a donc une idée: entraîner les guerriers d'Arioviste dans une véritable bataille avant la nouvelle lune, pour qu'ils se sentent pris entre d'une part la crainte inspirée par la religion, de l'autre l'envie de répondre aux provocations romaines. Les premiers à réagir seront les Celtes et ils entraîneront le reste de l'armée. La pression sur Arioviste sera telle qu'il ne pourra que se mettre à leur tête. César lui-même ne mentionne pas un tel plan, mais on le trouve explicitement chez Plutarque et dans les Stratagèmes de Frontin.

Les deux adversaires auront donc eu recours à une tactique symétrique, dans laquelle il convenait d'atteindre le moral de l'adversaire: Arioviste avait d'abord cherché à démoraliser les soldats romains en agissant sur leur ravitaillement; César s'efforçait à présent

de provoquer les troupes de son adversaire pour qu'elles lui échappent et acceptent le combat dans un sentiment de doute.

Le combat final du 14 septembre 58

Le choc décisif se place le lendemain, soit quatre jours avant la nouvelle lune. Pour en reconstituer le déroulement, nous pouvons nous appuyer sur César, mais aussi Plutarque, Frontin et surtout Dion Cassius. Alors que le proconsul se met en scène avec une curieuse sobriété, Dion fourmille de détails précieux. Il y a clairement deux récits, politiquement orientés, mais qui, lorsqu'on les met bout à bout, permettent de retrouver le déroulement de cette journée.

Ce 14 septembre, le proconsul offre une fois de plus le combat, mais il est cette fois décidé à aller jusqu'au bout.

Ses quatre légions quittent le camp principal en y laissant une garnison suffisante. César les range sur trois lignes en profondeur et pour la première fois, les fait avancer jusqu'aux abords immédiats du camp d'Arioviste, afin de l'obliger à se battre.



En même temps, les deux légions du petit camp d'Epfig sortent, et font leur jonction avec César. La cavalerie auxiliaire se range devant le petit camp.

De son côté, Arioviste avait également changé de tactique. L'échec de l'attaque contre le camp secondaire avait démontré au chef suève qu'il était définitivement pris en tenaille entre les deux camps romains. En même temps, il pouvait imaginer que désormais César était au courant de la fameuse interdiction de combattre avant la nouvelle lune, et qu'il allait certainement en profiter. Une attaque était imminente et il fallait s'y préparer.

Arioviste a donc déplacé partiellement son campement vers l'ouest afin de ne plus être pris entre deux feux. Au cours de ce mouvement, il a fait mettre en commun les chariots, afin de former un rempart. Cette opération a dû avoir lieu au cours de la matinée précédant le combat. Selon César, il s'agissait d'empêcher certaines tribus de chercher le salut dans la fuite. En fait, le Suève n'écoutait déjà plus les mises en garde des prophétesses, il était bien décidé à se battre.

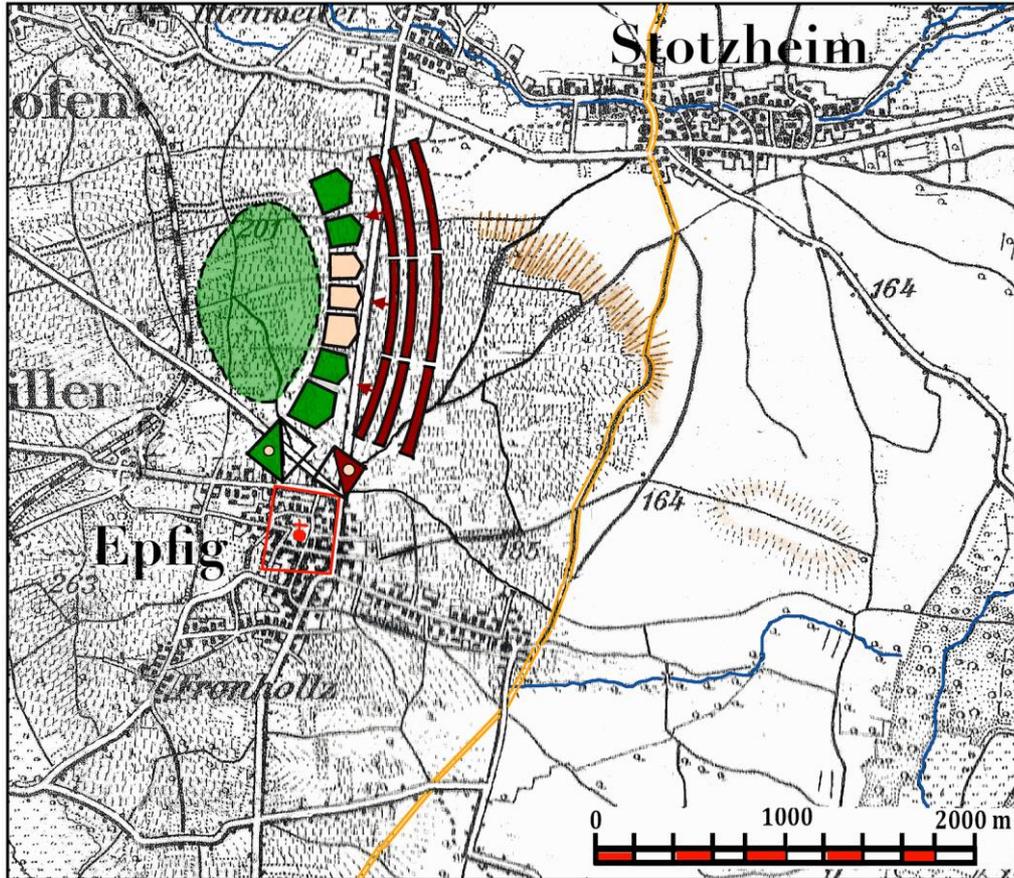
Du fait du déplacement du camp ennemi, César pouvait désormais aligner ses légionnaires sur un front unique, en trois lignes compactes, à l'est de la Wagenburg. Les jeunes recrues formaient les premiers rangs, les plus âgés constituaient la troisième ligne. Ils interviendront en dernier recours.

Dans le camp d'Arioviste, on se prépare à l'affrontement décisif. Jusque là, César ne s'était guère aventuré au-delà des abords de son propre camp. A présent, il venait pour en découdre, une bonne fois pour toutes. Pendant que les hommes s'équipent, les femmes, juchées sur les véhicules, les cheveux défaits, les interpellent, les conjurant de ne pas les livrer à la servitude.

Les guerriers quittent enfin le camp et se regroupent par tribus, à intervalles réguliers. Au nord, dans la plaine, ils voient progresser les trois lignes de l'armée romaine.

César lui-même avance sur son aile droite, à cheval, drapé dans son manteau pourpre. Il s'est fait identifier les tribus: le centre est tenu par les trois peuplades celtiques, les deux ailes par les Germains; la droite par les Suèves et les Sédusiens, la gauche par les Harudes et les Marcomans. En principe, les Germains sont handicapés par un interdit religieux, mais ce sentiment est sans doute moins vif chez les Suèves, conduits par leur chef charismatique, Arioviste lui-même. César, qui le

sait, en aura déduit que ceux de l'aile gauche constitueraient *a contrario* le maillon faible.



 Suèves  Sédusiens  Némètes  Vangions  Triboques  Marcomans  Harudes  Cavalerie  Wagenburg, après mise en commun des chariots	} Aile droite: Germains } Centre: Celtes } Aile gauche: Germains } Celtes et Germains	Armée d'Arrioviste (Germains et Celtes)
 	} Infanterie romaine. 6 légions } Cavalerie (Auxiliaires celtes)	

Le proconsul a posté des officiers de manière à ce qu'ils puissent repérer les soldats qui se distingueront. Ceux-là peuvent espérer une promotion.

Voilà que des rangs des Barbares s'élève le chant de guerre des peuples du nord. Ils frappent leurs boucliers de leurs grandes épées tandis que les longues trompes, les *carnyx*, réveillent l'écho des montagnes toutes proches. Ils se mettent à entonner le *bardit*, une sorte de rumeur qui commence en sourdine, prend de l'ampleur puis éclate comme un tonnerre. L'effet en est saisissant.

Le proconsul donne le signal. Les musiciens répercutent immédiatement l'ordre de pro-



che en proche avec leurs buccins. Sous la conduite des centurions, les légionnaires entament leur progression, au pas, à l'abri de leurs grands boucliers. Au-dessus d'eux scintillent les aigles d'argent des légions. Le talus du Peterrain est abordé, escaladé. Les deux lignes se rapprochent...

Soudain la masse des guerriers ennemis se jette en avant, épée et javelot brandis. C'est dans cet assaut général et brusqué qu'ils placent tous leurs espoirs. Tous participent à ce colossal effort. Pas question d'une réserve, pas question de rester en arrière alors que les compagnons versent leur sang.

Cette attaque brusquée, à travers le faible intervalle séparant les armées, a empêché les Romains d'utiliser leur pilum. Les Barbares connaissent l'effet de cette arme, qui se fiche dans le bouclier, se plie et

ne laisse au combattant qu'une seule issue: se débarrasser de cette unique protection et combattre à découvert, sans casque ni cuirasse.



Les Romains, ayant posé leur javelot, se préparent à un combat au glaive. Les hommes d'Ariviste en rangs serrés, bouclier contre bouclier, forment une muraille impénétrable, qui continue d'avancer.

L'aile gauche des Germains cède comme prévu, mais leur aile droite accable les Romains. Elle tire avantage de sa masse, de la présence d'Ariviste, mais aussi d'un élément dont César ne dit rien: la cavalerie suève. En face d'elle se tient Publius Crassus le Jeune, à la tête des cavaliers auxiliaires. Il a compris la tournure que prenaient les événements, mieux que César, occupé à l'autre extrémité du champ de bataille. C'est donc lui qui donne à la troisième ligne romaine l'ordre d'intervenir, ce qui signifie que les deux premiers rangs sont déjà sur le point de céder !

L'entrée en scène de cette réserve change soudain la face des choses. Les Germains sont contraints de se replier. Ils sont désormais sur la défensive. Sont-ils paralysés par la peur des dieux ?

A en croire César, c'est l'effet conjoint de sa propre habileté à tirer parti des croyances de l'ennemi et d'une heureuse initiative du jeune Crassus.

Dion Cassius, lui, donne une autre explication. Cet auteur consacre un passage à la manière de combattre des Celto-Germains et des Romains. Les légionnaires serrent leurs adversaires de si près qu'ils ne peuvent employer ni leurs piques, ni leurs épées longues, ni leurs dagues. Ces derniers ont l'avantage de la taille et de la bravoure, mais les Romains peuvent compter sur leur entraînement, leur endurance et la supériorité du glaive (*gladius*) par rapport à l'épée gauloise (*galatikos xiphos*). La fonction de ce passage est de démontrer que la victoire à venir s'explique par la supériorité de l'appareil militaire romain, pas par le talent de son chef, lequel n'est d'ailleurs même pas mentionné.

Par ailleurs, alors que César donne l'impression que l'affaire a été réglée en un tour de main avec l'intervention de la troisième ligne, on apprend, toujours par Dion Cassius, que les Romains ont remporté leur victoire « longtemps après » (*opse*), probablement après une demi-journée de combat.



Le glaive (a) qu'utilisaient les légionnaires de César était dérivé du *cladius* des Celtes d'Espagne. Utilisé d'estoc, comme un dard, de derrière un vaste bouclier, il est redoutable. **L'épée gauloise (b)** est adaptée au duel et s'utilise de taille, ce qui expose le guerrier aux coups imprévisibles du glaive romain.

Lorsque la nuit tombe, les deux armées sont toujours face à face. Déjà battus et encerclés, les hommes d'Arioviste sont restés sur place, impuissants et exténués, vaincus par l'endurance supérieure du

légionnaire. Serrés en troupes de 300 hommes environ, ils se protègent de leurs boucliers. Impossible de les attaquer ou les déloger.

C'est ce qui subsiste de la « phalange » décrite par César. Dion, lui, compare ces groupes à des tours (*pyrgoi*). On a clairement ici affaire à ce qui reste d'une formation dans laquelle la masse de l'armée avance, protégée par les boucliers et précédée de « coins ». Cet ensemble évoque effectivement un rempart et ses tours.

Des soldats tentent d'arracher les boucliers pour frapper les ennemis à la tête. Certains tombent, d'autres restent debout, maintenus par la pression de leurs compagnons.

Dion conclut : « c'est ainsi que la majorité des fantassins périt, soit là, soit près des chariots, où quelques uns avaient été repoussés. Avec eux périrent leurs femmes et leurs enfants ». Autrement dit, ce bloc d'hommes aurait été inexorablement rongé par les assauts répétés des Romains, tandis que les non-combattants étaient impitoyablement massacrés par les vainqueurs.



Curieusement, ni César ni Dion Cassius ne mentionne une quelconque action des cavaliers, pourtant longuement décrits lors des combats préliminaires. Dion ne mentionne que la mort des fantassins. Où sont alors passés les nobles et leurs piétons ? En fait, seuls les cavaliers avaient une chance de s'échapper et l'explication qui s'impose est qu'Arioviste et sa cavalerie ont tout bonnement abandonné l'infanterie et entamé une fuite éperdue vers le Rhin.

Les auteurs anciens ne s'étendent pas sur les circonstances exactes de cette fuite. Plutarque écrit qu'Arioviste a *devancé* la fuite des cavaliers. Dion nous parle d'une « fortification » (*chorion*) qu'il aurait quittée en hâte. Il s'agit évidemment du cercle de chariots formé sur le Peterrain. Arioviste aurait donc quitté la *Wagenburg* avec sa garde de fidèles après y avoir cherché sa famille, alors que sa cavalerie se battait encore. Or, elle seule avait encore une chance d'échapper au désastre, et c'est sans doute ce qu'elle fit en s'apercevant que son chef n'était plus là.

La question à laquelle aucun auteur ancien ne répond est celle de la cause de la fuite d'Arioviste. En fait, tout ce qui est connu par ailleurs du déroulement de la bataille permet d'y répondre. Au moment où la troisième ligne romaine se met en branle, l'infanterie adverse, jusque-là victorieuse, commença à fléchir. Or, Arioviste savait la crainte que ses hommes éprouvaient. Ils étaient entrés dans la bataille en dépit d'un interdit religieux. Impossible qu'ils se ressaisissent, l'affaire était perdue ! Il ne restait plus au roi qu'à sauver ce qui restait à sauver : son escorte, sa famille, ses otages, sa propre vie...

Sur place, il ne subsistait donc plus que l'infanterie. César, voyant que les Barbares encerclés se battaient avec l'énergie du désespoir et risquaient d'infliger de nouvelles pertes à ses soldats, ordonna de leur ménager une issue. Ce qu'il prévoyait arriva: ils commencèrent à fuir et se disperser, de sorte qu'il put les attaquer et les massacrer.

La fin de la journée a-t-elle réellement été aussi sanglante ? Pas nécessairement. L'historien Siegfried Gutenbrunner, en 1953, va jusqu'à admettre que César a concentré son effort sur les deux ailes ennemies, composées de Germains, mais s'est entendu avec le centre, dont nous savons qu'il était tenu par les Celtes (Triboques, Némètes et Vangions). Cette hypothèse expliquerait le curieux mutisme du proconsul sur la fin de la bataille, qui se serait achevée par une négociation. Elle expliquerait aussi qu'au moment d'Alesia, les Triboques n'envoient pas d'aide à Vercingétorix, et que plus tard, les Romains ont recours à eux pour défendre le Rhin.